

Maintenant, nous sommes assez forts, nous sommes assez français ; nous pouvons donc, sans danger, nous approprier, pour notre usage, une langue dont l'utilité est incontestable.

C'est ce que l'on comprend aujourd'hui dans les collèges. De là, le progrès des dernières années ; de là, des efforts constants pour faire mieux encore.

3ÈME CAUSE. — Partout où l'enseignement primaire est faible, faible est l'enseignement secondaire.

Que d'élèves nous arrivent sans savoir un mot d'anglais. Que faire de ces élèves, s'ils savent suffisamment le français et s'ils veulent faire un cours classique ? Leur ferons-nous faire de l'anglais seulement ? L'organisation des classes, en général, ne se prête pas à cet enseignement exclusif. Si cet élève est mis sur le rang de ceux qui savent déjà quelque chose en anglais, il sera toujours faible. Faut-il le renvoyer chez lui ? Nous irons jusqu'à dire *oui*, si les cours sont organisés de façon à ce qu'il ne puisse apprendre les éléments dont il a besoin. Faire faire de la syntaxe anglaise à un enfant qui ne sait pas ses éléments, ou les éléments à celui qui connaît à peine ses lettres, c'est du temps perdu.

On craint trop de faire perdre une année de latin à un élève d'ailleurs trop faible sur l'anglais. Les parents exercent ici une pression considérable et très fâcheuse. Le bien général doit l'emporter sur le bien particulier.

IV

Distinctions nécessaires

Il faut distinguer entre savoir *lire*, *traduire* et *écrire* l'anglais, et savoir *parler* l'anglais.

Nous croyons pouvoir affirmer que 60070 des élèves finissants lisent assez bien l'anglais, le traduisent bien et l'écrivent passablement.

Vous direz peut-être : “ mais c'est à peine s'il y en a 25070 qui *parlent* convenablement l'anglais. ”

Ceci nous conduit à une autre question : “ Est-il possible